

Quand Alexandre Vinet prêchait au Brassus – 1839 -

Alexandre Vinet, né à Lausanne le 17 juin 1797, décédé à Clarens le 4 mai 1847, est une grande et noble figure de notre passé littéraire et spirituel vaudois.

On trouvera sa vie relatée dans le détail sur internet. Disons simplement ici qu'il se forma en tant que pasteur à la Faculté de théologie de Lausanne, et que dès l'achèvement de ses études, sa vie professionnelle, toute consacrée à la littérature et à l'exercice de sa profession, oscilla surtout entre Lausanne et Bâle.

Alexandre Vinet fut têt de ces hommes qui estiment que le religieux n'a rien à faire avec la politique, donc que l'église doit vivre de manière totalement indépendante de l'état. Sa pensée n'est pas originale, en ce sens que cette question, à cette époque, était débattue par de nombreuses collectivités religieuses dont certaines se séparèrent de l'église officielle.

La position d'Alexandre Vinet à cet égard était très inconfortable. D'une part il préconisait une sécession, et d'autre part, le pas pour lui n'ayant pas été encore fait, il était employé et rémunéré par les autorités alors en place. Plus inconfortable encore parce qu'il n'arrivait pas vraiment à se décider, ayant femme et enfants, et donc condamné, en cas d'abandon de l'église officielle, à connaître une situation financière des plus improbables.

Vinet fut finalement remercié. Ce qui constitua très certainement pour lui, enfin, une sorte de libération, et même si justement les problèmes financiers ne pouvaient que commencer.

On découvrira une partie des inquiétudes de Vinet dans la ci-présente lettre. On y verra aussi que son épouse réprouvait en quelque sorte la position contestataire de son mari qui, à son avis, ne reposait guère que sur des chimères. Elle ne s'opposerait certes pas à ses décisions, néanmoins le souci était grand pour elle que son compagnon en vienne à de telles extrémités. Il est fort probable que c'était elle qui gérait le ménage, et que donc elle avait une conscience plus aigüe que son homme de l'argent qu'il faut pour conduire celui-ci de manière décente.

Dans cette lettre on verra aussi Vinet fréquenter le village de Gryon, retourner à Lausanne, gagner Coppet où il retrouve la famille de Mme de Staël, non pas notre très célèbre baronne, mais sa descendance, si l'on ne se trompe, retourner à Gryon où il prend grand plaisir à prêcher, puis monter enfin au Brassus en manque de pasteur pour y donner un « sermon ».

On peut réfléchir sur le sens qu'il put donner à celui-ci, s'il eut l'occasion de glisser quelques-unes de ses pensées idéologiques les plus chères dans un culte qui pourtant ne froisserait pas trop une population déjà bien malmenée par les récentes sécessions qui avaient vu divers groupuscules combiers quitter l'église nationale pour former des assemblées diverses.

Il y a tout lieu de croire que la teneur de ce sermon demeurera à jamais inconnue. Une chose cependant avait marqué Vinet au Brassus qui avait : *entendu ce beau chant de la Vallée*. Or donc, voilà une nouvelle preuve que nos

Combiers d'alors s'adonnaient déjà avec passion à la musique et ne manquaient jamais l'occasion d'exercer leurs belles voix, que ce soit à l'église ou dans des sociétés de chants.

Vinet est digne de son temps, c'est-à-dire que l'on se sent ou l'on se croit de santé fragile, et que l'on peut considérer que l'air de la montagne, et même si celle-ci se situe à guère plus de mille mètres, est capable de vous occasionner des « dérangements » importants. Romantisme oblige. On est donc vite affecté par un courant d'air, par un temps de pluie ou par différentes autres situations météorologiques inconfortables. Cela ne serait-il que dans la tête, émanations directes d'un climat intellectuel où naturellement le sport n'avait encore aucune place, et quand bien l'exercice de voyages constant pouvait tout de même amener ces gens à une résistance physique que peut-être ils ignoraient eux-mêmes ?

A Gryon, en août, Alexandre Vinet n'avait rencontré qu'une partie de la population, puisque beaucoup de ces gens-là étaient montés à Taveyannaz, d'abord pour la fête de la mi-août, ou de la mi-été, incontournable, et puis ensuite pour y rester quelques jours, pour beaucoup de possesseurs de ces multiples chalets de bois, sorte de vacances où l'on change de climat et d'ambiance, en cette dernière, selon toute apparence, où l'on se plaît.

Coïncidence assez étonnante, le ministre François Bertholet-Bridel¹ (1814-1862) que Vinet avait pu rencontrer à Gryon en 1839, cette même année, écrivait une lettre du plus haut intérêt sur Taveyannaz. Il y découvrait les coutumes alpestres de la population dont il était le prédicant. Il était donc rattaché à l'église de Gryon où Vinet, on le découvrira, a eu lui aussi l'occasion de prêcher au moins une fois. On trouvera la lettre du ministre Bertholet dans notre rubrique : Dansons en Taveyannaz.

Quoiqu'il en soit, et même si dans sa missive du 28 août 1839 Vinet ne s'exprime sur son passage au Brasus qu'en quelques lignes, le tout de cette belle grande lettre nous révèle l'homme dans toutes ses inquiétudes et ses multiples interrogations.

Né en 1797, décédé en 1847, il ne devait donc vivre que cinquante ans. Une statue sise au parc Montbenon à Lausanne, témoigne de son importance et de sa popularité parmi notre population, sévère et même parfois méchante certes à l'égard des dissidents, c'est-à-dire de ceux qui ne pensent pas comme le gros du troupeau, mais qui sait néanmoins, avec un peu de recul, aussi reconnaître les grands hommes à leur juste valeur.

¹ Beau-fils du doyen Bridel lui aussi très attaché à cette région des Préalpes vaudoises.



Alexandre Vinet

Lettre d'Alexandre Vinet à sa sœur, à Bâle

Lausanne, le 28 août 1839

Chère sœur,

A présent que nous voilà de retour à la maison, il convient que je te fasse une petite histoire de nos aventures d'été, qui n'ont rien, d'ailleurs, de bien extraordinaire. Nous sommes partis en même temps que M. Vuilleumier, lui pour Bâle, nous pour Gryon. Nous avons vu à Bex, en passant, M. et Mme Descombaz², qui nous ont très amicalement reçus, et nous ont presque voulu du mal, au moins Mme Descombaz, de n'avoir pas voulu passer la nuit chez eux. Le lendemain, de bonne heure, nous avons fait notre pénible ascension à Gryon, où Marie nous attendait depuis deux jours. Nous nous sommes établis dans la maison de bois de M. Moreillon, bien et proprement garnie de tout le nécessaire. Malheureusement le soleil n'y pénètre jamais, et plus il fait beau dehors, moins il fait bon dedans. A peine y avais-je passé deux jours, qu'une lettre de M. Verny m'oblige à redescendre, pour le rencontrer à Lausanne ; encore ai-je été sur le point de l'aller chercher à Neuchâtel.



² Note originale : Samuel Descombaz (1797-1869), alors pasteur à Bex.

Après deux jours passés avec lui, je suis parti avec Scholl pour Coppet, où Mme de Staël m'avait invité. Je n'y suis resté que vingt-quatre heures. J'y ai fait la connaissance de M. de Broglie et de Mme Necker de Saussure. Il y a dans cette famille encore plus de douceur que d'illustration, et encore plus de vertu que d'intelligence. Ce n'est pas tant comme homme que comme chrétien que je me suis senti petit dans cette maison. De là revenu à Gryon, j'y ai trouvé Sophie et Auguste fort heureux des courses alpestres qu'ils avaient faites pendant mon absence, surtout de celle de Taveyannaz, où sont maintenant les Moreillon, ainsi que la moitié de la population de Gryon. Il paraît que madame est une femme d'une piété et d'une bonté touchantes. En général, je n'avais pas l'idée d'un peuple aussi doux et intéressant. Nous avons aussi la très agréable société du jeune ministre Bertholet³ et de sa femme (fille du pasteur Bridel) ; et puis Mme Durand-Dupraz avec son fils, et enfin M. Lèbre, que tu connais. J'ai eu le plaisir de prêcher dans cette église, et jamais, je pense, avec tant de contentement. Le mauvais temps et les affaires nous ont chassés : arrivés à Veytaux le mercredi, j'ai laissé les miens et suis venu à Lausanne.



J'y trouve une lettre qui m'apprend que le pasteur du Brassus ayant changé de poste sans pourvoir aux fonctions, le service a déjà manqué une fois, et manquera de nouveau si la Commission n'y pourvoit. Le temps manquant, je pars moi-même dans la nuit du vendredi, et j'arrive au Brassus où j'ai passé le dimanche. A cette occasion j'ai vu la Vallée du lac de Joux, que je ne connaissais point et qui est bien digne d'être vue. J'ai prêché dans un fort beau temple tout neuf, au milieu d'une population qui n'est pas neuve ; j'ai entendu

³ Note originale : François Bertholet-Bridel (1814-1862), cf. (Gabriel Naville), M. le pasteur Bertholet-Bridel. Genève 1862.

ce beau chant de la Vallée ; j'ai fait une ou deux connaissances intéressantes, et je suis arrivé lundi soir à Lausanne, où Sophie et mon fils venaient aussi d'arriver ; et nous voilà dans l'ancien ordre. Il est vrai que samedi je vais une seconde fois à Coppet, où je suis invité et où, à cette occasion, je prêcherai. Le séjour de Gryon a peu profité à ma santé ; mais Sophie et Auguste en ont beaucoup joui, et c'est bien quelque chose.



Tout ce mouvement, ces courses, cette activité semblent indiquer que je me porte assez bien, et en effet, je ne suis pas mal ; mais à mesure que je me porte mieux, je me sens moins heureux et moins à ma place. Ah ! je suis bien sûr maintenant d'avoir eu tort de quitter Bâle ou plutôt de changer de place. J'étais à ma place ; je doute toujours plus que je sois ici à ma place. Je parle des

fonctions, non du lieu. Il y a toute apparence que je ne quitterai pas le lieu, quoique le regret de Bâle me serre le cœur toujours plus ; mais quant aux fonctions, il ne me semble pas que je les puisse garder longtemps ! On ne comprendra pas que je les quitte, et je serai blâmé ; je changerai une existence assurée contre une existence précaire, mais je serai dans le vrai. J'étais dans le vrai à Bâle, lorsque je servais indirectement (comme on dit) la bonne cause, et qu'on m'a persuadé qu'il fallait la servir directement. Je ne puis pas dire que je sois décidé à rien ; mais la répugnance est toujours plus forte, et mon incompatibilité avec ma position me frappe toujours davantage.

Je ne parle de ceci qu'à toi, cela va bien sans dire ; il n'y a que Sophie et Scholl qui sachent ce que je pense et ce que je souffre. Quand on s'informerait de moi, tu pourrais toujours dire que je suis bien avec mes collègues, encore mieux avec mes étudiants, entouré d'égards et de bonté, encouragé de bien des manières. Le reste est entre toi et moi.

Si je le puis, en revenant de Coppet, je passerai par Céligny et par Divonne. Je viens d'écrire au pauvre docteur Mieg. Il ne m'écrira sans doute pas de quelque temps. Donne-moi, s'il te plaît, de ses nouvelles dans ta prochaine lettre. Fais-mes amitiés à M. Chappuis (ainsi qu'à sa fiancée) et remercie-le de sa bonne lettre. Nous avons eu un bien grand plaisir à voir M. Vuilleumier ; mais ç'a été bien court.

Je t'écris à la hâte, seulement pour te mettre au courant de nos faits et gestes. Tu nous écriras bientôt, j'espère, et nous donneras bien des nouvelles. Je suis toujours plus avide de ce qui vient de Bâle. Hélas ! combien de tristes nouvelles ne me sont pas déjà venues de cette chère ville ! Adieu, ma chère Elise, porte-toi bien ; fais mes amitiés à Faesch et à tous nos amis.

Post-scriptum de Mme Vinet :

Voilà une lettre qui te découvre bien des peines secrètes, bien des inquiétudes pour l'avenir. Cependant, grâce à Dieu, je n'en ai qu'une bien forte : c'est qu'Alexandre ne désobéisse à Dieu en quittant sa place. S'il obéit en la quittant, Dieu pourvoira au reste. Je comprends ses scrupules, mais je crois toujours qu'ils reposent sur des illusions. Pour lui, ce sont des réalités, et il est vrai que la tournure de son caractère en fait des réalités. Mais quand je vois le bien qu'il fait aux étudiants, et en prêchant, la confiance qu'on a en lui, je ne puis que frémir de ce qu'il veut quitter. Comprends-tu ? tout ce qu'il veut c'est de n'être pas payé : après cela, il donnera ses mêmes cours, si l'on veut : il prêchera, enfin tout : seulement ne pas être lié par une place. Il y aura peut-être trois ou quatre personnes qui comprendront que ce n'est pas folie qu'une conscience ainsi faite. Mais pour moi, après l'avoir combattu tant que j'ai pu, le voyant si malheureux, je finis par lui dire : Fais ce que tu veux, nous nous tirerons d'affaire comme nous pourrons. Prie pour lui, chère amie, afin qu'il

*reconnaisse la volonté de Dieu et qu'il ne se prépare pas des repentirs par la suite*⁴.

⁴ Lettre tirée de : Alexandre Vinet, *Lettres, Avec un Répertoire de toutes les Lettres recueillies dans les Archives Vinet* par Pierre Bovet, professeur honoraire de l'université de Genève, tome troisième, 1837-1843, Librairie Payot, Lausanne, 1949.